

les écrivains à leur place

Là-bas si j'y suis...

C'est grâce à François Bon que j'ai apprivoisé le territoire littéraire existant sur le net et que je m'en suis mêlée.

J'y trouve des lieux où je peux réfléchir avec d'autres sur l'avenir du lire (c'est volontairement que je n'emploie pas le mot "livre", mais bien "lire"). Car il faut se décaler un peu des visions classiques des lieux et des objets de la littérature pour inventer du possible et sauvegarder ainsi

une relation intelligente avec le livre, justement. Ces lieux où je vais lire, m'informer, travailler, sont tantôt des blogs, des sites spécialisés, des revues, des forums de discussion et j'ai appris petit à petit à ne plus m'y égarer. Je choisis mes parcours comme je choisis mes librairies. Et ce n'est pas seulement faire vitrine quand j'occupe pendant trois mois le gîte virtuel de la revue Notes. J'ai pu y rendre visible ma relation aux agendas et aux carnets, et entrer ainsi en conversation avec certains visiteurs. Souvent auteurs eux-mêmes.

Ces lieux me permettent de faire exister des textes qui ne méritaient pas forcément une édition papier mais trouvent tout de même un lectorat, comme pour mes textes courts ou mes interventions lors d'un débat.

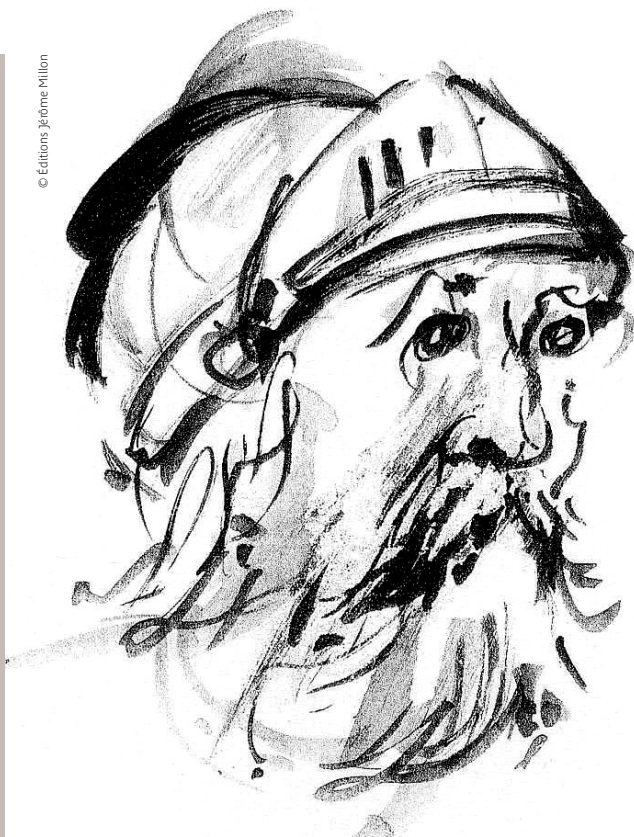
Mon lieu privilégié, car j'y suis à la fois rédactrice et lectrice, est la revue littéraire Remue.net. Mon étonnement depuis trois ans de faire exister cette revue avec des personnes que j'ai très peu rencontrées physiquement. De parvenir, avec une économie de moyens financiers sans équivalent, à organiser avec elles des débats ou des lectures publiques.

Et que ce soit sur le net ou ailleurs, je milite pour ne pas mettre dos-à-dos l'internet et les formes plus classiques du livre, au risque sinon de laisser toute la place aux harddiscounters. À ceux pour qui le contenu d'un livre n'a de valeur que s'il se vend bien. Il a donc été vital pour moi, comme écrivain et comme citoyenne, d'occuper et de soutenir ces territoires du net qui font circuler la littérature ; de toute façon, ils auraient existé aussi sans moi. Orgueil ou lucidité, je préfère que cela soit avec moi. Ce qui ne m'empêche pas de fréquenter les librairies, d'acheter des livres et d'y respirer aussi l'air du temps.

Fabienne Swiatly

www.remue.net - www.notesbulletin.net - www.latrachebleue.net

© Editions Jérôme Millon



Don Quichotte et ses fantômes, ou la tentative de relire sans œillères l'un des plus grands classiques de la littérature mondiale. Un défi de taille relevé par Sophie Iturralde dans un essai qui paraît aux éditions Jérôme Millon. Illustration : Guy Pehourcq. (lire p. 10)

découvrir

Du nouveau sur Lectura

Une rubrique consacrée aux Écrivains d'aujourd'hui, une autre intitulée Rhône-Alpes en questions, il y a du nouveau sur www.lectura.fr. Écrivains d'aujourd'hui, ce sont des portraits d'auteurs proposés par les bibliothécaires, avec des textes, des images, des extraits audio et vidéo, etc. Retrouvez dès maintenant François Bégaudeau,

Jacques A. Bertrand, Anne-Laure Bondoux, Bernard Chambaz, Corinne Dreyfuss, Raymond Federman, Charles Juliet ou encore Zahia Rahmani... Avec Rhône-Alpes en questions, vous pouvez désormais poser toute question relative à l'histoire, l'actualité, le tourisme, l'économie, la culture et le patrimoine de la région Rhône-Alpes. Réponse des bibliothécaires du réseau Lectura dans les cinq jours.

de A à Z/p.6

Écrivains en Grésivaudan

Ou comment l'on organise une (belle) manifestation de littérature entre Pontcharra, l'est de Grenoble, le balcon de Belledonne et le piémont de la Chartreuse...

jeunesse/p.9

Tous azimuts

Érik L'Homme et son *Phænomen*, Aurélia Grandin et ses vacances chez Tata Lucienne, « Les clés de l'info » avec Élisabeth Combres, et un duo Marie-Félicité Ebokea/Clémentine Sourdaï tout en couleurs... (illustration)

rétro/p.12

Tittensor de passage(s)

C'était le début de l'été, mais le rendez-vous avec John Tittensor et son livre, *Douze jours en Australie* (La Fosse aux ours), à la librairie Passages, à Lyon, méritait un coup d'œil dans le rétro de rentrée.



Qui m'aime me traduise !

Lire André Bucher en chinois, Brigitte Giraud en norvégien, Jean-Claude Mourlevat en anglais, Jean-Yves Loude en portugais ou Pascal Garnier en grec, ce n'est certes pas une obligation pour les heureux lecteurs francophones que nous sommes, mais c'est tout au moins possible... Car les écrivains qui vivent en Rhône-Alpes sont présents dans une trentaine de langues et encore davantage de pays. Mieux connaître cette présence et en mesurer les modalités ainsi que les conséquences pour les écrivains, tels étaient les objectifs qui, au printemps 2008, ont conduit l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation à réaliser une enquête auprès des auteurs. Une cinquantaine de questionnaires, une trentaine de réponses. Résultats, observations, analyses dans notre dossier : **Comment s'exportent les écrivains ? >> suite p. 2 >>**



en +++++

Littérature et internet, toujours ! Fabienne Swiatly nous donne rendez-vous le 27 septembre (de 11h à 23h) au café-lecture Les Voraces (2, rue Camille-Jourdan, Lyon 1^{er}) pour une journée consacrée à la revue électronique Remue.net. Au programme de cette journée, des lectures, des performances d'écrivains et une exposition de photographies de Jean-Pierre Maillot. Avec notamment Armand Dupuy, Philippe Fusaro, Michel Thion, Claude Favre...

→ www.arald.org

Qui m'aime me traduise !

>> « Hum, hum... ! » C'est écrit en toutes lettres, cela résume sans doute au plus juste l'appréciation globale des auteurs sur cette partie de « leur » activité et c'est tout simplement la réponse d'un écrivain à l'une des questions de notre enquête : « Êtes-vous tenu(e) informé(e) par votre éditeur de la politique de vente des droits pour la promotion de vos ouvrages à l'étranger et êtes-vous satisfait(e) de cette politique ? »

« Hum, hum... ! », donc. Et pourquoi un tel scepticisme teinté d'ironie ou plutôt une telle ironie teintée de scepticisme ? Sans doute parce que, sur cette question comme sur celle des négociations autour des contrats d'édition, l'auteur n'a que rarement son mot à dire. En l'occurrence, et en général, c'est à peine si on le tient au courant de ce qu'il advient de ses livres – de ses droits – une fois que la vente a été conclue avec un éditeur étranger. Ainsi, un écrivain publié dans une grande maison d'édition française, et dont trois livres ont été traduits aux États-Unis et en Angleterre, précise qu'il n'a jamais reçu un seul relevé de ses droits concernant ses traductions. Une absence d'information que l'on retrouve dans beaucoup de cas et qui s'exprime à travers les réponses à notre questionnaire. Sur la trentaine d'écrivains qui ont bien voulu nous répondre, deux seulement ont été en mesure de donner le tirage de l'un de leurs livres traduits – en l'occurrence au Pakistan et en Iran. Tous les autres, pour tous les autres livres – 87 ouvrages traduits dans une trentaine de langues –, ont inscrit un point d'interrogation dans cette rubrique. Il est vrai que, parfois, les auteurs ignorent même le tirage de leurs livres en France... Et certains vont encore plus loin dans leur constatation : « Dès lors que l'on souhaite être renseigné, l'on est considéré comme soupçonneux... », écrit l'un d'eux.

Mieux vaut être (un écrivain) riche et bien portant que pauvre et malade...

À la lecture des réponses à notre enquête, il semble évident que, plus les livres d'un auteur sont diffusés à l'étranger, plus les traductions sont nombreuses et connaissent des chiffres de vente importants, mieux les écrivains sont informés de la situation. Ce qui semble logique du point de vue commercial, qui est celui de l'éditeur... Pourtant, cela ne se confirme pas toujours et dépend énormément du travail des éditeurs ainsi que des rapports qu'ils entretiennent avec leurs auteurs. « Nous sommes informés de temps en temps, quand ça marche... », résume à sa manière un écrivain dont les romans ont été traduits dans plusieurs pays européens. Le même auteur, lorsqu'on l'interroge sur les retombées financières

des cessions de droits et sur le montant perçu pour chaque ouvrage traduit, souligne d'ailleurs l'impossibilité de répondre à la question en renvoyant à l'opacité des contrats d'édition pour les traductions.

Dans l'ensemble, on l'imagine aisément, les réponses aux questions portant sur la rémunération ne vont pas à l'encontre de ce manque global d'information. « Pour plus de précisions, contacter les éditeurs », note (avec humour ou sincérité, ou les deux... ?) un écrivain, qui estime que tout ce qui concerne la traduction de ses livres est « flou » et ne lui permet donc pas de répondre précisément à nos questions. Cqfd. S'en remettre aux éditeurs est donc visiblement l'attitude la mieux partagée par les écrivains. Un tiers des auteurs ayant répondu à notre enquête le font avec une relative confiance, les deux autres tiers restant globalement sceptiques, voire défiants – sans pour autant entamer une quelconque démarche d'information ou de contestation.

Rémunération : le grand écart

Tout cela fait que les réponses concernant le montant des droits perçus, outre le peu d'entrain manifesté par les écrivains – à l'image des autres catégories socioprofessionnelles françaises – pour dévoiler les sommes, restent assez marginales et très hétéroclites. Ce qui est sans doute fidèle à la réalité des choses en matière de traduction. Car les droits d'auteur peuvent aller de quelques dizaines d'euros, pour la cession des droits d'un livre dans un petit pays d'Afrique, à plus de 60 000 €, pour la vente d'un seul titre dans près d'une dizaine de pays dont les États-Unis ou la Grande-Bretagne et les grands pays européens. De ce point de vue, la traduction en langue anglaise (Grande-Bretagne ou États-Unis), quantitativement très rare, fait figure de jackpot. Ainsi, 50 % des 40 000 € perçus par un auteur pour la cession des droits d'un roman dans quatre pays (Allemagne, Grande-Bretagne, Italie, Russie), provenait de l'édition anglaise. Globalement, et compte tenu des réponses – partielles – qui nous ont été faites, on peut estimer que, pour l'ensemble de leurs livres traduits, environ 40 % des auteurs ont perçu des droits inférieurs à 1 000 €, 40 % entre 1 000 et 5 000 €, et 20 % plus de 20 000 €.



Où peut-on les lire ?

Jean-Noël Blanc : Corée du sud, Pays-Bas, Serbie.

André Bucher : Chine, Espagne.

Pierre Charras : Croatie, Grèce, Italie, Roumanie, Turquie, Taïwan.

Paul Fournel : Grande-Bretagne, Espagne, Italie.

Pascal Garnier : Espagne, Grèce, Italie.

Brigitte Giraud : Allemagne, Autriche, Chine, Corée du sud, Hongrie, Italie, Iran, Norvège...

Charles Juliet : Corée du sud, Espagne, Mexique, Chine, Turquie, Japon...

Jean-Yves Loude : Cap-Vert, Brésil, Pakistan

(anglais), Portugal

Jean-Claude Mourlevat : Allemagne, Corée du sud, Grande-Bretagne, Italie, Japon, Russie...

Lorette Nobécourt :

Allemagne, Italie, Roumanie. Emmanuelle Pagano :

Allemagne, Espagne.

Fred Paronuzzi : Allemagne, Russie

Jean-Yves Picq : Danemark, Espagne, États-Unis, Grande-Bretagne, Pays-Bas...

Françoise Rey : Allemagne, Danemark, Espagne, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon... Gilles Rozier : Allemagne, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne, Israël, Italie, Pays-Bas, Portugal, Suède.

Joël Vernet : Bahreïn, Iran, Syrie.

Par ailleurs, certains auteurs, pourtant présents dans plusieurs pays à travers plusieurs livres, déclarent n'avoir perçu aucun droit sur ces traductions... Dans ce domaine de la rémunération, on reconnaît donc là une hétérogénéité fort courante chez les écrivains. Reste que, à travers ce très modeste état des lieux, on comprend que le passage des textes français hors des frontières est avant tout l'affaire des éditeurs, même – et surtout – lorsque les contrats sont signés. Comme dans d'autres compartiments de leur vie d'écrivain – la négociation des contrats, le paiement des à-valoir, le relevé des droits... –, une grande majorité d'auteurs subissent la logique des fonctionnements économiques de la chaîne du livre et, par conséquent, ne se sentent globalement pas très concernés et, pour certains, exclus de cette préoccupation. Une parmi toutes celles qui constituent leur « condition littéraire ». **Laurent Bonzon**

Traduction : ici Londres !

Paul Fournel est écrivain et attaché culturel pour le livre à l'ambassade de Londres. Il évoque la présence des auteurs français sur le marché britannique et la spécificité hexagonale de la relation auteur-éditeur.

La littérature française est globalement très peu traduite en langue anglaise. Quelles sont, selon vous, les raisons de cet état de fait et les choses changent-elles ?

La première raison est que les Anglais traduisent peu. En littérature générale, le nombre de livres traduits varie entre 2 et 3 %, selon les statistiques, contre plus de 40 % en France, Italie ou Allemagne. Sur ce faible pourcentage, les Français occupent encore la première place. On peut expliquer cela par une insularité légendaire (qui est un fait), mais aussi par le fait que le réservoir d'imaginaires différents est énorme dans la langue anglaise. Les éditeurs reçoivent des manuscrits des quatre coins du monde qui comblent sans peine le besoin d'exotisme de leurs lecteurs : Amérique du nord, Australie, Inde, Pakistan, Irlande, Écosse..., sans parler des écrivains d'autres pays qui, de plus en plus



© Marie-Ange Bellorogy

nombreux, écrivent « directement » en anglais. En outre, les coûts de traduction sont élevés et ils grèvent très fort le budget des livres étrangers. C'est pour cette raison que, plutôt que de mener une politique d'auteurs, les éditeurs cherchent davantage les « coups » – qui ne marchent pas à tout coup, cela va sans dire.



© Brigitte Chartreux / Aalid

Dans les couloirs de la Foire de Francfort : haut-lieu de l'achat et de la vente de droits.

Quelles initiatives, notamment de la part des centres régionaux du livre, pourraient venir en appui du travail des éditeurs pour aider à la traduction des écrivains français à l'étranger ? S'agit-il seulement d'une question de soutien financier à la traduction ou conviendrait-il de développer des programmes d'aide à la présence des auteurs à l'étranger à travers des lectures, des résidences... ?

Tout cela est ce que nous faisons déjà sur place. Nous aidons grâce aux PAP*, à hauteur de 30 % du prix de la traduction. À cette aide, une aide directe du CNL peut être ajoutée par l'intermédiaire de l'éditeur français. Lorsque les livres que nous avons aidés sortent, nous recevons les auteurs pour un lancement, à l'Institut culturel ou ailleurs. Toute aide qui pourrait aider à accroître le pourcentage serait la bienvenue et nous permettrait, par exemple, de faire

aussi bien que les Japonais, qui paient pratiquement la totalité de la traduction. Il ne me semble pas nécessaire, sauf cas très précis de colloques ou de festivals, de faire venir les auteurs sur place avant traduction pour tenter de « convaincre » les éditeurs. Cela pourrait être contre-productif. Les résidences ne semblent pas se pratiquer de la même façon de ce côté-ci du tunnel. En revanche, elles peuvent sans doute être efficaces dans le monde du théâtre. Dans tous les cas, il est vraiment préférable que l'auteur puisse s'exprimer en anglais. Les éditeurs reçoivent des informations des éditeurs, de CulturesFrance (via la revue *Fiction France*) et de nos services culturels (via le site *French book news* conjointement fait avec les services culturels de l'ambassade de New-York). Ils ne se plaignent pas d'être sous-informés ! Il me semble donc que l'aide à la traduction est l'axe à privilégier – d'autant que les budgets du ministère des Affaires étrangères ne cessent de diminuer.

Dans notre enquête, nous nous apercevons que les auteurs sont généralement peu informés – et peu satisfaits... – de la politique de cession de droits telle qu'elle est pratiquée par leurs éditeurs. À votre avis, pourquoi une telle opacité et un tel manque d'information ? Que faire pour y remédier ?

Pour remédier à cela, il faut agir sur l'éditeur français qui est titulaire des droits. Les grands éditeurs étrangers envoient des relevés réguliers et les éditeurs français sont en mesure de les produire. Mais les auteurs français ont une relation tellement infantile avec leur éditeur qu'ils « oublient » de demander – mais ils n'oublient pas de se plaindre. Souvent, les sommes sont marginales et les éditeurs ne veulent pas perdre de temps et d'argent pour détailler. En revanche, lorsque l'on a de gros succès, il est très rare que l'éditeur français ne rende pas de comptes. Il faut que les auteurs français « forment » leurs éditeurs à rendre des comptes ou alors ils doivent leur retirer les droits lorsqu'ils ne sont pas satisfaits du service rendu... Il y aurait beaucoup à dire sur la relation auteur-éditeur en France, qui diffère sensiblement de celle que l'on connaît en Angleterre, où les agents mènent le bal des droits dérivés. **Propos recueillis par L. B.**

ambassades et des établissements culturels français à l'étranger. Ils ont permis la publication de près de 10 000 titres dans 75 pays partenaires.

enquête

Les attendus d'une enquête

Interroger les auteurs...

Nous avons sélectionné un corpus d'une cinquantaine d'auteurs de Rhône-Alpes, auxquels nous avons envoyé, en mars 2008, un questionnaire articulé autour de trois points fondamentaux : le contrat de traduction, la traduction elle-même et la promotion des ouvrages à l'étranger. Nous demandions aussi aux auteurs d'indiquer, dans la mesure du possible, les références des traductions de leurs livres. Une trentaine d'auteurs – des romanciers pour la plupart, « adulte » mais aussi « jeunesse » – ont répondu à nos questions.

Informers les auteurs...

Au terme de cette enquête, il est apparu que les auteurs sont, sauf exceptions, très peu, voire pas du tout informés de la politique menée par leur éditeur en matière de cession de droits à l'étranger. Certains parlent même de « nébuleuse »... Le contrat de cession de droits étant signé par l'éditeur, l'auteur n'est souvent mis au courant des

transactions qu'après coup, ne dispose pas systématiquement d'exemplaire de l'ouvrage traduit, ni même du double des contrats de cession, et ne reçoit d'échos de la presse étrangère que si l'éditeur étranger souhaite lui en faire part : « *Les droits étrangers, c'est l'Arlésienne* », confie un auteur désabusé.

Rémunérer les auteurs...

La rémunération est intégrée dans le relevé des droits perçus chaque année. Selon les auteurs, le nombre d'ouvrages traduits, la politique de l'éditeur, le tirage, la ou les langues, cela peut varier de 50 € à plus de 50 000 €. Certains créneaux de traduction sont en effet extrêmement étroits : on pourrait croire par exemple qu'un ouvrage traduit en portugais ouvre les portes du monde lusophone, et du Brésil en particulier... Il n'en est rien. Les éditeurs brésiliens achètent des traductions en portugais du Brésil, et refusent les ouvrages en portugais du Portugal !

Traduire les auteurs...

Une fois les droits cédés, s'ouvre le chantier de la traduction. Les éditeurs préférant en général avoir recours à un traducteur professionnel plutôt qu'acheter une traduction déjà faite, on pourrait penser que se met en

place une dynamique de collaboration entre l'auteur et le traducteur. C'est rarement le cas, sauf pour quelques écrivains, qui connaissent une ou plusieurs des langues dans lesquelles leur livre est traduit. Si ceux-ci se permettent parfois de donner un éclairage sur le sens du texte, rares sont ceux qui peuvent apporter corrections et modifications. Et si ces contacts professionnels ont pu se transformer en amitiés, il est rare qu'il en naisse d'autres projets éditoriaux.

Promouvoir les auteurs...

Après la traduction, vient l'étape de la promotion. Le réseau des centres culturels des ambassades de France à l'étranger entre alors souvent en scène : en invitant des écrivains pour des rencontres, des lectures, des conférences, des résidences d'écriture, lors de rendez-vous de presse, de manifestations littéraires, dans des librairies... Mais le plus souvent, c'est l'éditeur étranger qui se charge d'inviter l'auteur à un salon ou à une fête du livre. Mais là encore, les opportunités sont rares. **Enquête et entretiens avec les auteurs réalisés par Mélanie Fusaro**

* Créés en 1990 par le ministère des Affaires étrangères, les Programmes d'aide à la publication (PAP) sont mis en œuvre par le réseau des services culturels des

/Comment s'exportent les écrivains ?

Les livres de Pierre Péju et leur traduction

La Petite Chartreuse de Chartres...

Pierre Péju, auteur de *La Petite Chartreuse* (prix du livre Inter 2003), est lu par des lecteurs du monde entier. Se consacrant désormais entièrement à l'écriture, il a publié depuis *Le Rire de l'ogre* (Prix du roman Fnac 2005) et *Cœur de pierre*. Ses romans sont traduits dans une vingtaine de langues. L'écrivain grenoblois évoque la vie de ses livres à l'étranger.

Votre éditeur, Gallimard, mène une politique active de vente de vos droits d'auteur à l'étranger. Avez-vous votre mot à dire et tenez-vous à le dire ? Je m'entends très bien avec les responsables des droits étrangers de Gallimard. Ils font du bon travail. Je suis satisfait pour la plupart de ces traductions. Ai-je mon mot à dire ? À vrai dire, moyennement... Toute mon information passe par Gallimard.

Y a-t-il des retombées financières significatives pour vous, ou est-ce marginal ?

C'est marginal par rapport aux ventes en France, mais c'est significatif lorsqu'il s'agit de la Grande-Bretagne ou de l'Allemagne, où *La Petite Chartreuse* a été pendant huit semaines dans les meilleures ventes du pays.

Pour ce qui est de la traduction à proprement parler, connaissez-vous une ou plusieurs des langues dans lesquelles vous avez été traduit ?

Je connais l'allemand. J'arrive à peu près à lire la traduction anglaise, parce que je connais le texte français. C'est tout. De toute façon, je ne lis jamais le texte avant publication. Je n'ai absolument pas les moyens de me rendre compte s'il y a fidélité ou même musicalité.

Un célèbre adage italien associe au terme de « traduttore » celui de « traditore », le « traître » : que représente pour vous le fait d'être traduit ?

Est-ce que l'on se sent « trahi » par une autre langue ? Plus ou moins. Mais la dépossession commence bien avant et pour d'autres raisons... On m'a dit que certaines traductions étaient bonnes. En tant qu'auteur, je

n'ai pas les moyens d'en juger. Sans parler de quelques curiosités... Ainsi, en arabe, le traducteur a rendu *La Petite Chartreuse* par *La Petite Fille qui habitait Chartres*... Beaucoup de nuances et de significations singulières sont perdues, mais c'est la même chose pour les livres qui arrivent en traduction dans notre langue.

Et lorsque vous n'êtes pas satisfait d'un titre, ou que vous vous apercevez d'un contresens, est-ce que vous proposez des corrections ?

Pour le contresens sur le titre arabe, je ne l'ai su qu'après. Le livre était déjà publié, imprimé, diffusé... Là où j'ai été le plus perplexe, c'est lorsque les Allemands ont décidé de traduire *Le Rire de l'ogre* par *Schlaf nun selig und süß* (ce qui veut à peu près dire : « Dors, maintenant, doucement et paisiblement »). C'est une berceuse que chaque Allemand connaît depuis l'enfance, comme *Au clair de la lune*. On était censé comprendre qu'un titre très doux cachait une histoire très dure.

Avez-vous été invité par vos éditeurs étrangers ?

Oui, lors de la sortie des livres. Je l'ai fait notamment plusieurs fois en Italie, où les choses sont organisées de façon particulière. La maison d'édition italienne invite l'auteur et prévoit un certain nombre de rencontres-marathon avec des journalistes littéraires. C'est très bien organisé, mais c'est épuisant... Dans d'autres pays, la rencontre du public peut se faire dans les librairies ou par le biais des centres culturels français, parce qu'un certain nombre de mes livres ont été traduits avec l'aide du ministère français des Affaires étrangères.

Vous avez confié lors d'une rencontre littéraire : « Je ressens un certain vertige face à l'idée d'un lecteur qui me lit et, ainsi, me met à nu ». Ressentez-vous aussi un

entretien



© C. Hélie / Gallimard

certain « vertige » à l'idée d'être traduit, mis à nu, et éventuellement « mutilé » par une traduction ? On n'est même plus dans cette problématique... On a plutôt l'impression d'un objet devenu quasiment étranger. Il est toujours possible de parler d'un livre avec des lecteurs d'autres pays, mais c'est extrêmement difficile, après tant d'opérations, de revenir à ce qui a été le sentiment et l'intention originels.

Vous percevez donc réellement ces barrières linguistiques et culturelles ?

Surtout des barrières dans les mentalités. Ainsi, dans *La Petite Chartreuse*, qui a été très bien accueilli en Chine, les Chinois adorent la description des montagnes, parce que là-bas les montagnes sont sacrées... Dans *Le Rire de l'ogre*, dont le titre chinois est *Le Démon*, ce qui les intéressait, c'était la Seconde Guerre mondiale. Ils l'ont lu comme un livre sur les horreurs de la guerre... Mais ce qui est toujours déroutant, c'est la façon dont on vous parle de votre livre lorsqu'il a été lu dans une traduction.

Est-ce qu'être traduit donne l'impression d'être démultiplié, comme si les frontières s'ouvraient et permettaient de toucher davantage de lecteurs ?

Je crois que toutes ces impressions sont avant tout très abstraites. C'est la même chose que d'avoir beaucoup de lecteurs. *La Petite Chartreuse* a été vendu en France à près de 250 000 exemplaires. Le grand nombre de lecteurs est forcément source de lectures multiples, à des niveaux différents, puisque *La Petite Chartreuse* est étudiée aussi bien au collège qu'à l'université. De même, si vous prenez un de mes lecteurs brésiliens et que vous le mettez en présence d'un de mes lecteurs chinois, et si ces deux êtres arrivent à échanger dans une troisième langue, je ne suis pas du tout sûr qu'ils auront l'impression d'avoir lu le même livre... Mais certains malentendus peuvent être féconds.

Propos recueillis par M. F.

Qui soutient la traduction à l'étranger ?

Le Bureau du livre du ministère des Affaires étrangères
http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/actions-france_830/livre-ecrit_1036/index.html

Le Centre national du livre

Les subventions pour la traduction d'ouvrages français en langues étrangères
<http://www.centrenationaldulivre.fr/?Subventions-pour-la-traduction-d,639>

Les crédits de traduction

<http://www.centrenationaldulivre.fr/?CREDITS-DE-TRADUCTION-AUX>

Les bourses de séjour aux traducteurs étrangers

<http://www.centrenationaldulivre.fr/?BOURSES-DE-SEJOUR-AUX-TRADUCTEURS>

repères

De A à Z : épilogue de l'aventure « librairie »

Deux libraires venus de loin

La librairie Bel'Ysère a ouvert ses portes fin mai à Pontcharra. Épilogue espéré d'un feuilleton dont *Livre & Lire* s'est fait l'écho au fil des mois. Désormais, Domitille

Bernes et Thierry Barailler, anciens salariés de France Telecom, font vivre le seul espace commercial dédié au livre dans cette petite ville de 25 000 habitants en forte

progression démographique. Ils ont subi avec succès toutes les épreuves qui les attendaient, dont la rupture avec une situation professionnelle confortable n'était pas la moindre. Tout s'est ensuite enchaîné dans une aventure qui exigeait volonté et patience, enthousiasme et vigilance. Les péripéties de l'ouverture printanière – une enseigne qui tarde à arriver, une panne de logiciel fort mal venue... – n'ont en rien gâché la première joie des tout nouveaux libraires : on les attendait avec impatience. Une boutique qui ne désemplit pas le jour J, de nombreux messages positifs, des clients qui promettent de devenir vite des habitués : voilà qui récompense des phases d'incertitude et des travaux physiques. Les premières semaines ont

confirmé la bonne impression, alors qu'un début plus poussif avait été lucidement envisagé. Si la papeterie attend sans doute la rentrée pour monter en puissance, le rayon jeunesse, en revanche, a tout de suite marqué des points. Les contacts avec les partenaires potentiels s'étoffent peu à peu, notamment dans le monde éducatif. La librairie a déjà noué des liens avec la ludothèque pour une animation autour des jeux, rencontré le proviseur du lycée et la documentaliste. Une autre aventure commence donc, celle de la vraie vie du livre dans une petite ville gagnée par la « rurbanité », pour deux libraires qui viennent de loin et comptent bien ne pas en rester là. **Danielle Maurel**

Librairie Bel'Ysère
52, rue Laurent Gayet
38530 Pontcharra
tél./fax 04 76 71 44 68
mél. belysere@orange.fr

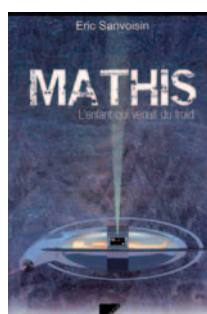


© Domitille Bernès

/ édition Teenager 2168 : Anna Chanel et la SF

Les Éditions Anna Chanel lancent une collection de romans d'anticipation destinée aux lecteurs adolescents. *Mathis l'enfant qui venait du froid* ouvre la marche, jeune héros du roman d'Éric Sanvoisin, auteur drômois installé en Bretagne. Mathis, 13 ans, atteint d'un cancer incurable, a été cryogénisé durant 154 ans... Le monde qui l'attend à

son réveil lui réserve bien des surprises. Après des albums très oniriques, les Éditions Anna Chanel enrichissent leur catalogue avec cette collection de romans, dont la réalité futuriste entre souvent en écho avec la nôtre. **C.S.**



Éric Sanvoisin
Mathis,
l'enfant qui
venait du froid
Éditions
Anna Chanel
Collection
« Teenager 2168 »
205 p., 13,50 €
ISBN 978-2-917204-09-2

Livres au Beau fixe

Beau fixe, c'est une manufacture d'images. Philippe Sublet et Philippe Fontana savent manier les images pour créer des livres, des sites, des identités visuelles et autres chartes graphiques pour leurs clients. Mais aussi et surtout, Beau Fixe est une maison d'édition, dont les livres concentrent le savoir-faire des éditeurs. Beaux-arts et arts décoratifs se partagent le catalogue de cette maison qui a fêté, en 2006, sa 20^e année d'existence entre belles images et beaux livres. **C.S.**

Éditions Beau Fixe

23, chemin de Montpellier - 69009 Lyon
tél./fax 04 72 20 04 81
beaufixe@beaufixe1986.com

Correspondances

Deux éditeurs, deux nouvelles collections, un même objectif : unir écriture poétique et expression picturale. Les Éditions Critères jouent la carte de l'alchimie entre un poète et un artiste contemporain dans leur collection « Contempo'rimes », destinée à offrir au lecteur un

nouveau regard sur la poésie. La Petite Fabrique unit elle aussi deux mondes dans des livres d'artiste très soignés, où les feuillets libres laissent de l'espace au poète comme au peintre. Dans cette collection des Deux Mondes, les mots, le papier et la peinture se répondent. **C.S.**



Thierry Bonnefoix,
illustrations de Bernadette
Deblay-Ruth
Te le dire toujours
Critères Éditions
Collection « Contempo'rimes »
141 p., 14 €
ISBN 978-2-917829-00-4



Andrée Appercelle,
illustrations de Sylvie Deparis
Aux Braises de l'absence
La Petite Fabrique
Collection « Deux Mondes »
non paginé, 35 €
ISBN 978-2-9162-3405-2

/ manifestation

rendez-vous

Un salon qui a des ailes

En 1992, 1996 et 2000, l'association Folije organisait à Grenoble le Forum du livre de jeunesse. En 2007, elle prenait son envol à Lumbin, petite commune située dans la vallée du Grésivaudan, avec le salon du livre Icare Mômes. Rattaché aux festivités de la Coupe Icare – grand rassemblement des sports aériens qui a lieu chaque année sur le site de St-Hilaire-du-Touvet-Lumbin – ce salon du livre s'adresse aux plus jeunes. C'est après un baptême de l'air réussi l'année dernière que le salon proposera cette année un espace librairie tenu par la librairie Chemain, de Voiron, une exposition d'originaux de l'illustratrice Anne Romby tirés du livre *Zhao l'enfant peintre*, ainsi que de nombreuses animations, ateliers et jeux pour les enfants de 3 à 12 ans. Anne Jonas, Anne Romby et Isabelle Simon seront les invitées de cette édition. Bien sûr, les livres sélectionnés et les activités seront consacrés au thème de l'envol. À côté des montgolfières, des hélicos, des parapentes, le salon Icare Mômes vous fera découvrir les drôles d'oiseaux de la littérature de jeunesse. **M.-H.B.**

Icare Mômes
18 - 21 septembre
FOLIJE
18, rue Claude Kogan
38100 Grenoble
tél. 04 76 22 65 19
www.coupe-icare.org

+++ d'actualités sur www.arald.org

Un itinéraire littéraire en Rhône-Alpes

Aux écrivains, la Région reconnaissante

Gertrude Stein à Culoz et Bilignin, Francis Ponge, agent d'assurance à Roanne, Charles-Ferdinand Ramuz et ses drames villageois sur fond de paysage lémanique..., tous les itinéraires sont possibles Dans les pas des écrivains en Rhône-Alpes. Une publication signée Anne Buttin et Nelly Gabriel.

Faire résonner de mots et d'images la présence des écrivains dans la région entre le XVI^e et le XX^e siècle, permettre à un large public d'entrer en contact avec le patrimoine littéraire, en saisissant l'importance géographique et historique, tels sont les objectifs de cette publication, dont l'initiative est à mettre au crédit de la Région Rhône-Alpes.



© Jérôme Feuillias

Une spécialiste du patrimoine, Anne Buttin, une journaliste, Nelly Gabriel, ont donc parcouru plusieurs mois durant le terrain et les archives, traquant les « visiteurs », débusquant les « résidents », cherchant les traces des « natifs »... Les biographies et les cartes, proposées en fin d'ouvrage, permettent de se faire une idée à la fois de l'ampleur de la recherche et de l'abondance de la matière.

Une topographie littéraire

Car ils sont nombreux, très nombreux, les écrivains à avoir nourri

quelque lien avec le territoire de Rhône-Alpes – et pas seulement parce que la région est géographiquement centrale... Bien sûr, on connaît l'histoire et les histoires de Stendhal à Grenoble, de Voltaire à Ferney, de Rousseau à Chambéry, de Madame de Sévigné à Grignan... Mais que sait-on de la relation qui unit Georges Perec au Vercors et à l'enfance ? Que connaît-on de l'inattendue Pléiade Montbrisonnaise, qui rayonne dans le Forez à la fin du XVI^e siècle ? Que peut-on imaginer du dénuement et de la grâce dans lesquels vécut, en 1941, la

Trois écrivains tombèrent amoureux du beau château d'Aulan, alors en restauration, dans la Drôme : Jean Giono, René Char, et Albert Camus. "Il suffisait de dire un mot sur le palier pour que toute la sonorité se mette à battre des ailes dans tous les coins et quand on criait, les échos claquaient de partout la pierre à mains nues". Jean Giono, *L'Eau Vive*, 1943

philosophe Simone Weil, dans le petit village de Saint-Marcel d'Ardèche ? Souvent bien peu de choses en réalité, et les notices consacrées à ces écrivains, qu'ils soient « de naissance » ou « de passage », si elles ne donnent souvent que des bribes d'existences tellement riches et multiples, prennent des allures de carnets de notes. Un relevé précis et précieux qui fournit la matière d'une topographie littéraire passionnante. À condition de dépasser les limites du guide et de poursuivre un peu plus loin sur les chemins de la connaissance. **L. B.**



Anne Buttin et Nelly Gabriel
Dans les pas des écrivains en Rhône-Alpes
Glénat
192 p., 18,95 €
ISBN 978-2-7234-6585-4

de A à Z...

Organiser un festival littéraire en milieu rural : retrouvez chaque mois un nouvel épisode

(1) Des écrivains en Grésivaudan

En sept ans d'existence, le festival de littérature Écrivains en Grésivaudan peut se prévaloir d'une programmation de qualité et d'une reconnaissance grandissante. Pourtant, chaque nouvelle édition est une nouvelle conquête, et requiert une longue préparation opiniâtre.

Chaque mois de novembre, Écrivains en Grésivaudan jette son filet sur la quinzaine de bibliothèques, dont certaines très petites, d'un territoire isérois situé entre Pontcharra et l'est de Grenoble, avec des incursions sur le balcon de Belledonne et le piémont de la Chartreuse. L'événement a lieu aussi dans les lycées et collèges du secteur, les résidences de personnes âgées et un

centre médico-chirurgical situé sur le plateau de Saint-Hilaire du Touvet. Il donne lieu à une vingtaine de rencontres avec cinq à sept écrivains, réunis depuis quatre ans autour d'un thème. Celui de 2008 s'énonce en un verbe : « partir ». L'association organisatrice, présidée par Sonia Chevalier et constituée de bibliothécaires professionnelles et bénévoles ainsi que de lectrices, est répartie depuis des mois à l'assaut de la nouvelle édition.

Convaincre les élus locaux n'est plus (ou presque plus) de mise : ils ont compris l'intérêt culturel et social d'une manifestation qui tisse une vraie toile sur un territoire morcelé, parfois fragilisé par son développement même. Mais le travail de fond en direction des publics est toujours à remettre sur le métier, pour approfondir une collaboration, reproduire une réussite, améliorer un pan du dispositif.

Écrivains en Grésivaudan a ainsi choisi dès l'origine de s'intéresser à un public le plus souvent négligé, celui des maisons de

retraite et des établissements hospitaliers. La venue d'un écrivain génère, en amont, des actions plurielles : dépôt de livres, présence régulière des bibliothécaires, ateliers mémoire avec une conteuse professionnelle, lectures à voix haute par des comédiens. En 2008, le collectif d'organisation – soit une dizaine d'activistes convaincues – a décidé de développer ces liens avec les résidents et les malades, notamment grâce à une collaboration

renforcée avec le monde hospitalier à travers le dispositif Culture à l'hôpital. L'autre volet à conforter concerne les interactions avec l'univers scolaire où l'enthousiasme des équipes pédagogiques, professeurs de français et documentalistes, crée un appel d'air encourageant. Autant de bonnes raisons de ne pas décevoir ces attentes, en concoctant un programme alléchant. **D. M.**

(à suivre...)



© D.R.

Rencontre avec Virginie Ollagnier

Être quelqu'un d'autre

Après le succès de votre premier roman, *Toutes ces vies qu'on abandonne*, avez-vous eu envie de reprendre des recettes qui avaient fonctionné ou au contraire de partir dans une autre direction ?

La question ne s'est pas vraiment posée. J'avais commencé *L'Incertain* sans avoir de retour sur mon premier roman puisqu'il n'était pas encore paru. J'étais donc libre de toute influence. En revanche, je me suis aperçue que, pour les deux, je n'écrivais pas de façon chronologique. Je ne crois pas à la chronologie... Pour moi, le passé fait partie intégrante du présent. Du coup, je développe mes personnages dans le présent et dans le passé, en passant systématiquement de l'un à l'autre.

On retrouve aussi dans vos deux romans cette impression d'être dans une tradition du roman français classique...

J'aime raconter des histoires, c'est ce qui m'importe le plus. La forme me touche, et j'aime aussi reconnaître la singularité d'une voix dans un livre, mais c'est l'expérience, la vie des êtres de papier qui me préoccupent en premier lieu. Pour ce qui est des influences, on peut dire que le premier se situait dans un classicisme du XIX^e siècle tandis que celui-ci regarde vers le début et le milieu du siècle dernier, période où il se

déroule... Mais je ne me suis pas immergée dans des lectures, ce sont des influences plus souterraines qui viennent de ma formation.

Mai 68, la Révolution russe, le maccarthysme : vous vous appuyez sur des événements historiques dans votre narration. Pour quelles raisons ?

Pour le maccarthysme, j'avais envie de me pencher sur cette épisode de l'histoire des États-Unis, où une période de peur, dont on voit encore les effets aujourd'hui, succède à une période de grande liberté. Et comment à cette époque, dans le milieu homosexuel, les hommes et les femmes ont été obligés de se transformer. Je me suis aidée du livre de l'historien Georges Chauncey, *Gay New-York*. L'idée était de montrer comment la violence de la société influe sur nos comportements sociaux. La Révolution russe, Mai 68 et les autres événements qui sont abordés dans le livre, servent bien sûr de repères, mais ils permettent aussi de mettre en avant ce thème que je tenais à creuser. Peut-être, aussi, est-ce rassurant de ne pas partir à l'aveuglette... Et c'est vrai que j'aime faire des recherches pour écrire, apprendre. Pour prendre l'exemple de 68, ce qui m'a intéressée, c'est de voir comment, au sein de la population, étaient ressenties les émeutes, les barricades, plus que ce qu'il s'y passait réellement. Mon héros a une approche de touriste par rapport à tout ça et il regarde la vie depuis son balcon.

entretien



Née à Lyon en 1970, Virginie Ollagnier est aussi scénariste de bande dessinée. Son premier roman, *Toutes ces vies qu'on abandonne* (Liana Levi), a paru en 2007.

Comment fait-on, quand on est une jeune femme de 38 ans, pour se mettre dans la peau d'un héros comme le vôtre, c'est-à-dire un homme de plus de 60 ans ?

Ce n'est pas toujours facile... Ainsi, mon héros a une approche épouvantablement négative et « sarkozyste » de 68, qui ne reflète en rien mon sentiment. Mais tout le plaisir est là : être quelqu'un d'autre. C'est ce que je préfère. Je ne pourrais pas écrire sur ma vie qui est toute simple, toute gentille... Je ne pourrais pas faire de l'autofiction car j'aurais l'impression de trahir mes proches. Je me projette, je deviens une sorte de comédien qui se met lui-même en scène. Ensuite, ce qui est gratifiant, c'est de voir comment les lecteurs réagissent, comment ils se sentent proches des réactions de mes héros.

Propos recueillis par N. B.

Le deuxième roman de Virginie Ollagnier confirme tout son talent

L'Incertain, une séduction certaine

L'Incertain est de ces vastes romans qui permettent au lecteur de remonter le temps et de franchir les frontières. En effet, dans son deuxième livre, écrit d'une plume vagabonde mais très sûre, Virginie Ollagnier nous entraîne dans le sillage de son héros, Zoltan Soloviev. Un homme d'origine russe, écrivain, qui a soixante ans lorsque l'on fait sa connaissance. C'est un séducteur non repenté qui se passionne pour une très jeune fille, étudiante dont il a autrefois séduit la mère mais aussi la grand-mère ! Voilà une aventure singulière qu'il va petit à petit nous raconter, embarquant le lecteur dans un récit qui débute à Yalta, en 1918, dans la tourmente de la Révolution russe, et se poursuit jusqu'en 1968, lors d'un certain mois de mai, à Paris, en passant par les États-Unis à l'époque des années folles et du maccarthysme. On est captivé par l'itinéraire de cet homme couvert de femmes, par sa psychologie irritante, complexe mais fascinante, aussi bien que par les temps agités qu'il traverse, et sur lesquels il pose un regard teinté d'une indifférente lucidité. **Nicolas Blondeau**



Virginie Ollagnier
L'Incertain
Liana Levi
416 p., 22 €
ISBN 978-2- 86746-490-4

ecrits.net

Si loin, si proche

Emmanuelle Pagano ne compte pas parmi les pionnières de la blogosphère. Mais la réussite de son blog (www.lescorspsempeches.net) tient à la manière dont elle « l'ouvre » à l'extérieur, au-delà de la possibilité de laisser des commentaires. Mais ce qui compte aussi, c'est l'art avec lequel elle laisse entrevoir ses divers chantiers d'écriture en cours. Pour Emmanuelle Pagano, le blog n'a rien d'un outil auto-promotionnel. Il est la loupe avec laquelle elle redécouvre son quotidien d'auteur, tout d'abord, ainsi que celui d'enseignante sur le plateau ardéchois. En toute intimité et en toute pudeur. Elle évoque son éditeur (et leur correspondance),

esquisse (en s'étonnant) le portrait d'un « écrivain qui n'a jamais goûté de miel », propose un extrait audio quand il est question de sa rencontre avec des lycéens pour leur parler du métier d'écrivain, surfe sur Internet pour essayer de déchiffrer un manuscrit de Stendhal mis en ligne par la bibliothèque de Grenoble (intéressantes remarques sur la lisibilité ou l'illisibilité de certaines écritures). Anecdotique que cette recension ? Sûrement pas ! De quoi l'emploi du temps d'un écrivain est-il fait ?

Emmanuelle Pagano n'a rien d'une chasseuse de scoop. Reste qu'avec son texte consacré aux écrivains-enseignants contraints de demander l'autorisation à leur administration pour tenir une plume, elle a levé un sacré lièvre qui n'a pas fini de faire réagir la blogosphère. **Frédéric Houdaer**

Jaccottet, du concret à l'immatériel

La communauté inespérée

Le nouveau recueil de Philippe Jaccottet est fidèle à son titre : y règne une poésie frêle, ténue, parfois même vacillante, dont le murmure habité se fraie jusqu'au lecteur et fait résonner en lui un écho tenace.

Ce peu de bruits. Si ce titre surprend, c'est par sa trivialité sans doute (la poésie, un « bruit »... ?), mais aussi par son pluriel inattendu, qui reflète la variété du contenu : alternent ainsi prose et vers libres, récits de rêves, notations quotidiennes, évocations de disparus aimés ou de lectures mémorables. Plus encore que dans les précédents recueils, la mort est tout près, projetant son ombre sur ceux qui restent, à qui restent les mots : le livre impose dès l'ouverture sa tonalité funèbre avec un « obituaire », sèche liste de noms suivis d'une date de décès. Le passage des saisons et les signes adressés par la nature aux vivants font contrepoint à la brutalité physique de l'agonie ;

comme toujours chez Jaccottet, le concret se joint à l'immatériel, rendant justice à la double dimension charnelle et spirituelle de l'existence.

Presque rien sur fond de rien

Ces textes habités par le « froid » semblent donc « aussi loin que possible de toute espèce d'aube ». Des éclats de vie, pourtant, les illuminent : chant du rossignol ou, plus prosaïquement, rouge vif d'un géranium, « comme si les derniers signes devaient venir du plus insignifiant ». Alors, « presque rien sur fond de rien » ? La poésie de Jaccottet, depuis toujours travaillée par l'infime, parvient ici encore à imposer sa lumineuse présence : autant que le souvenir des morts, certains auteurs sont de « frêles cannes » qui aident à traverser la



© J. Sassié / Gallimard

« paroles pour redresser le dos ». Jaccottet poursuit ainsi sa mise à l'épreuve des pouvoirs de la langue qui, par-delà la pointe acérée du regret, persévère « pour que cela chantonne », et fait entendre pour longtemps « le premier ou le dernier poème, embarrassé, grave, sans vraisemblance et sans force, fragilité têtue, fontaine persévérante ».

Sophie Bogaert

Philippe Jaccottet
Ce peu de bruits

Gallimard
128 p., 12 €
ISBN 978-2-07-012034-1

parution

Deux nuits avec le Diable

On connaît bien sûr Luc Boltanski pour l'importance qu'a cet ancien disciple de Pierre Bourdieu dans la sociologie française contemporaine. On le connaît un peu moins pour son œuvre littéraire, à la fois poétique et théâtrale. Les deux pièces réunies aux éditions de l'ENS sous le titre *Nuits* révèlent pourtant un écrivain passionnant, qui met au service de son écriture dramatique sa formidable intelligence et sa finesse d'analyse. *La Nuit de Montagnac* et *La Nuit de Bellelance* sont deux textes qui se font écho, tant dans les thèmes qui y sont abordés que par le lieu commun (les deux versants d'une vallée) et les personnages récurrents. Parmi eux, la figure du Diable, qui prend ici et là des formes différentes : dans un cas, celle de l'accusation ; dans l'autre, celle de l'organisation. En mettant en scène, dans la deuxième pièce, des personnages ordinaires impliqués dans une barbarie collective ignoble, se posent en filigrane des questions aussi diverses que la culpabilité, la responsabilité, le pouvoir d'influence et de propagande, la perte de la conscience et des valeurs morales qui nous rappellent inmanquablement les pires épisodes de l'histoire de l'humanité. Deux textes graves, dont l'intérêt ne repose d'ailleurs pas seulement dans ce maniement de concepts, mais aussi dans une langue extrêmement dense, dont le pouvoir d'incarnation nous transporte littéralement. **Y.N.**



Luc Boltanski
Nuits

ENS Éditions
172 p., 14 €
ISBN 978-2-84788-131-8

Jacques Chauviré : une réédition au Temps qu'il fait

Retour à la terre

La trajectoire littéraire de Jacques Chauviré est particulièrement étonnante. Publié chez Gallimard au début des années 50 sous l'impulsion d'Albert Camus, il n'a pourtant pas choisi de faire de la littérature une carrière. Grand ami de Jean Reverzy, Chauviré a poursuivi pendant quarante ans son activité de médecin (voir son *Journal d'un médecin de campagne*) dans la région lyonnaise, à Neuville-sur-Saône, tout en continuant à écrire des romans très remarquables, comme *Les Passants* ou *Passages des émigrants*.

Suite à la parution, à la fin des années 90, du magnifique *Élisa*, l'œuvre de cet écrivain de l'ombre connaît une sorte de renaissance (malheureusement posthume) avec



Jacques Chauviré
La Terre et la Guerre

Le Temps qu'il fait
411 p., 30 €
ISBN 978-2-86853-502-3

la réédition de tous ses textes, par deux éditeurs remarquables de persévérance et de conviction : Le Dilettante et Le Temps qu'il fait. C'est ce dernier qui nous propose de redécouvrir *La Terre et la Guerre*, publié en 1964, un roman fleuve dans lequel on retrouve l'extraordinaire capacité de Chauviré à raconter des histoires.

Celle-ci débute en 1914, dans un village des Dombes marqué par le départ de beaucoup de ses hommes vers le front. Chauviré y décrit avec subtilité l'impact de

cette guerre à la fois lointaine et omniprésente dans le quotidien des villageois, des parents, des femmes, dont la seule issue est l'attente, fébrile, d'une carte ou d'une odieuse nouvelle. Au fil des saisons, que Chauviré excelle à décrire, on suit les pérégrinations de certains d'entre eux, dont Jérôme Calvière, partagé entre la terre et la guerre : « *Éloigné de tout pessimisme, Jérôme Calvière appartenait à la terre, solidaire des hommes et d'une création. Une invincible espérance naissait de chaque rencontre. Toutes les douleurs, tous les abandons étaient surmontés, et les arbres ou leurs ombres, à bout de bras, supportaient le soleil.* » On retrouve là le style inimitable de ce prosateur majeur qu'est Jacques Chauviré, dont la langue, à la fois limpide et raffinée, nous mène au plus près des enjeux de l'Histoire et des énigmes de l'âme humaine. **Yann Nicol**



© Clémentine Sourdaïs / Le Sorbier

Marie-Félicité Ebokea
Illustrations Clémentine Sourdaïs
Mariétou Kissaitou

Le Sorbier, 26 p., 13 € - ISBN 978-2-7320-3907-7

Petite histoire du Cameroun

Kissaitounapeurderien... un dicton servant de surnom à la petite Mariétou qui passe ses journées à expliquer aux grandes personnes qu'elle n'a pas besoin d'elles pour s'affirmer et se réaliser. Son allure frondeuse et audacieuse ne disparaît qu'à la nuit tombée, lorsqu'il faut affronter les ténèbres de la cour pour se rendre aux toilettes... La parole des anciens – en l'occurrence, ici, de son grand-père – retrouve alors place et légitimité

pour l'aider à dépasser sa peur. Une petite histoire sans prétention, même s'il faut souligner que rares sont les livres sur l'Afrique dans la production française qui mettent en scène le menu quotidien. Le travail de Clémentine Sourdaïs, toute jeune illustratrice lyonnaise, réussit, par un choix attentif de petits détails et accessoires, à joliment rendre l'atmosphère de la ville camerounaise.

Anne-Laure Cognet



L'esprit journalistique

Journaliste et romancière, Élisabeth Combres s'essaie également à des formes de transmission par l'écrit qui riment avec pédagogie. « Les clés de l'info » est une collection qui met en perspective les sujets d'actualité pour éveiller l'esprit critique et donner du sens à l'information. *La Chine* et *L'Islam* sont les dernières parutions. Si les motivations qui portent cette collection sont pertinentes, elles n'en révèlent pas moins les écueils de la soi-disant objectivité. C'est donc souvent le factuel qui l'emporte, dans un détachement propre au canon journalistique. Reste cependant l'intérêt de la diversité des informations et la construction didactique de qualité. **Jean-Marie Juvin**

Élisabeth Combres
Les clés de l'info : La Chine ; L'Islam

La Documentation française/
Gallimard Jeunesse
64 p., 6,90 €
ISBN 978-2-07-061479-0

Phænomen

d'Érik L'Homme

En des lieux obscurs est le troisième et ultime volet de la série *Phænomen*, initiée par Érik L'Homme. Quatre adolescents, qui souffrent de troubles du comportement, sont entraînés dans une course folle à travers le monde. Poursuivis pour des motifs qu'ils ne comprennent pas, ils se retrouvent au cœur de ce qui paraît être une énorme machination. Dotés de pouvoirs qu'ils ne maîtrisent que partiellement, leur parcours initiatique est en prise avec l'hyper-modernité. Un monde fini que l'on parcourt en avion, un monde bousculé et freiné dans sa spontanéité par l'effervescence de courriers électroniques qui, parfois, devancent

l'action... *Phænomen* nous parle de la spontanéité, de la prime jeunesse, de l'espoir et des douleurs qui impriment l'adolescence. Rien que de très convenu, pourrait-on dire, si l'imaginaire n'avait pas associé une dose de fantastique, qui force le réel et les certitudes dans un récit haletant. **J.-M.J.**

En des lieux obscurs (Livre 3)

Gallimard Jeunesse
220 p., 12 € - ISBN 978-2-07-061734-0

En vacances chez Tata Lucienne

d'Aurélia Grandin

Passer une semaine de vacances chez Tata Lucienne, à Saint-Ouen, n'enchanté guère le narrateur de cet

album : page après page, il décrit les actions – forcément suspects – de sa tante et ajoute, entre parenthèses, un jugement implacable. Car c'est l'enfant qui est ici le féroce gardien des règles et des normes, face à des adultes qui ne correspondent pas à ce qu'il attend des grandes personnes. Cette interrogation sur les clichés des représentations, tant de l'enfance que de l'âge adulte, est très joliment servie par le style d'Aurélia Grandin. Sa technique du collage donne ici une autre profondeur à cet album : une archéologie familiale à lire dans les imprimés, étiquettes, formulaires, bouts de papier utilisés, et forcément détournés... **A.-L.C.**

Actes Sud Junior, Album non paginé, 3,50 €
ISBN 978-2-7427-7532-3

nouveautés des éditeurs

ALIDADES

Au bout du monde

de Nicolai Leskov, traduction de Jacques Imbert
Dans ce récit s'opposent deux mondes : celui des paroles raffinées et des certitudes savantes et mondaines de l'élite ecclésiastique de Petersbourg ; celui, silencieux, des brutes « sauvages » du fin fond de la Sibérie.

collection *Petite bibliothèque russe*
63 p., 7,50 €
ISBN 978-2-906266-77-3

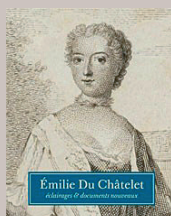
Sélection des nouveautés des éditeurs de Rhône-Alpes réalisée par Caroline Schindler

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE DU XVIII^E SIÈCLE

Émilie du Châtelet, éclairages et documents nouveaux

sous la direction d'Ulla Kölving et Olivier Courcelle
Ce volume est issu du colloque du tricentenaire de la naissance d'Émilie du Châtelet, qui s'est tenu du 1^{er} au 3 juin 2006 à la Bibliothèque nationale de France et à l'ancienne mairie de Sceaux. On y trouvera de nombreuses collaborations qui dévoilent le personnage d'Émilie du Châtelet, femme des Lumières.

416 p., 120 €, ISBN 2-84559-054-0



CRÉAPHIS

Lignes secondaires de Martin de la Soudière

L'auteur propose un voyage « ethno-poétique » à travers les lieux ordinaires qui lui sont familiers depuis l'enfance. Des Pyrénées à l'Auvergne, de la Creuse à l'Ardèche et aux Alpes, ces lieux sont reliés par



des sentiers, mais aussi par un réseau de lignes de chemin de fer, qu'on appelle les lignes secondaires. Aujourd'hui menacées de disparition, elles sont le refrain de ces pages et l'entrain de ce livre.

120 p., 12 €
ISBN 978-2-35428-011-6

ÉDITIONS DU CROQUANT

Camps d'étrangers de Marc Bernardot

Cet ouvrage propose une sociologie historique des camps d'étrangers en France depuis la Première Guerre mondiale. À partir de différentes enquêtes et sources d'archives, il s'agit de mettre en perspective la manière dont les pouvoirs publics ont mis en place et géré des lieux d'internement administratif des étrangers.

collection *Terra*
222 p., 18,50 €
ISBN 978-2-9149-6840-9

ELLUG (ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET LINGUISTIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE)

Méduse au miroir, esthétique romantique de Dante Gabriel Rossetti de Laurence Roussillon-Constancy

Partant du mythe de Méduse, cet ouvrage nous fait entrer dans l'univers poétique et pictural de Rossetti, figure majeure du mouvement préraphaélite anglais. Par une étude sur des poèmes et des tableaux, l'auteur offre une vision dynamique d'une œuvre méconnue du public français.

Collection *Esthétique et représentation : monde anglophone (1750-1900)*
300 p., 30 € - ISBN 978-2-84310-113-7

Sophie Iturralde à l'assaut du chevalier à la triste figure

Pour don Quichotte

Où un auteur sans peur et sans complexes part à l'assaut d'une montagne romanesque. Et prend de l'altitude par rapport aux lectures convenues.

De quoi s'agit-il dans cet essai aux allures de thèse massive et roborative ? De relire sans œillères, et souvent sans ambages, l'un des plus grands classiques de la littérature mondiale, histoire de rétablir quelques vérités souvent tues, manière aussi de faire la chasse aux clichés ambiants et aux fantômes – entendez fantasmés – persistants. Pour ce faire, l'auteur, que l'on sent absolument captivée par son objet, passe et repasse le roman picaresque de Cervantès au peigne fin, pèse les pour et les contre, soupèse les arguments de tel ou tel critique ou écrivain qui l'a précédée, analyse tout un chapitre comme une longue phrase, expertise un épisode tel un bout de morceau de tissu, psychologise le grand chevalier à la cervelle dérangée quand c'est nécessaire, et le remet à sa place quand cela devient vraiment... indispensable.

Un roman de l'amour ambigu

Vérité première : que le roman de Cervantès aurait des allures d'épopée



Illustration : Guy Pehourcq © Éditions Jérôme Millon

ou de tragédie alors même qu'on devrait y déceler l'apparence d'une « farce mélancolique ». Vérité deuxième : que l'on aurait affaire à un hymne à l'amour sublime et généreux. Faux : il s'agirait plus insidieusement d'un « roman de l'amour ambigu », où notre chevalier errant surjoue son rôle, oscillant sans cesse entre les figures du bien-aimé et du mal-aimant, et inversement. Cliché troisième : que Dulcinée ne revêtirait point les habits de l'amour précieux aux yeux de don Quichotte, mais, version plus pernicieuse, qu'elle ne serait que l'objet d'un obscur désir en forme de narcissisme exacerbé. Et ainsi de suite jusqu'à la morale finale. Et quelle morale ? Que le premier et peut-être seul ennemi, c'est-à-dire fantôme, d'Alonso Quesada, c'est finalement d'abord et avant tout lui-même. Ce que sait nous dire avec force, mais

aussi avec une très grande adresse et beaucoup de finesse, Isabel Iturralde, en laissant le plus souvent la porte ouverte à du sens autre, ou à une lecture plurielle. Histoire de garder intacte la puissance désirante d'une incroyable fiction qui n'a décidément toujours pas fini de faire parler d'elle.

Roger-Yves Roche



Sophie Iturralde
Don Quichotte et ses fantômes

Éditions Jérôme Millon,
collection « Nomina »
410 p., 28 €
ISBN 978-2-84137-222-5

Benjamin Jordane, une vie littéraire

de Jean-Benoît Puech et Yves Savigny

Il y a déjà quelque temps que l'on sait que Benjamin Jordane n'existe pas, ou plutôt qu'il n'est que le fruit de l'imagination de son... auteur, Jean-Benoît Puech. Son vraisemblable double littéraire, son peut-être frère en écriture. Et s'il était permis d'en douter, l'auteur (JB) nous convaincrat définitivement du contraire, avec l'édition

d'un très beau cahier d'hommage consacré à feu l'écrivain de papier (BJ). Cahier qui fait suite à deux recueils de nouvelles posthumes (ce qui est tout de même un comble pour quelqu'un qui n'a pas vécu...), déjà parus chez le même éditeur.

Tous les bons ingrédients sont là, qui font la force de ces délicats ouvrages pleins de références, et de révérences aussi, qui vont de touchantes lettres inédites en pieux souvenirs de plus ou moins proches, sans oublier les études des spécialistes - et néanmoins admirateurs ! - et même un cahier d'images choisies, avec des dessins juste comme des ombres de Pierre Le-Tan, lequel fut pendant longtemps l'illustrateur fétiche de Modiano... lui-même auteur fétiche de Jordane/Puech.

Que le tout rassemblé n'ajoute pas grand-chose à l'incertitude de l'œuvre, comme il n'enlève d'ailleurs rien au mystère de l'auteur n'a, à la fin, guère d'importance. Car c'est à la recherche d'un sentiment perdu que part une nouvelle fois Jean-Benoît Puech, un mixte de souvenirs fugaces et d'événements presque futiles, ce qu'on appelle peut-être tout (trop ?) simplement le bonheur littéraire. **R.-Y.R.**



Champ Vallon
348 p., 25 €
ISBN 978-2-87673-479-1

FAÇE ÉDITIONS

XX^e siècle, essais sur l'art moderne et d'avant-garde, suivi de « Le fantôme de l'art » d'Alain Jouffroy

Ce livre rassemble tous les textes qu'Alain Jouffroy a publiés dans les années 70 dans la revue internationale *XX^e siècle*, dont il a été le rédacteur en chef, puis le directeur, jusqu'en 1981. Écrit au temps du nihilisme, ce livre dépasse pourtant les contradictions et les nationalismes propres à cette époque.

collection *Actifs*
342 p., 24 €
ISBN 978-2-84975-058-2



LA FONTAINE DE SILOÉ

Journal d'une institutrice de montagne. 1936-1945 de Pierrette Coltice

Pierrette Coltice a vingt ans lorsqu'elle est nommée institutrice dans un village de montagne de Haute-Savoie. Chargée de l'éducation des enfants, elle fait aussi office d'assistante sociale et d'infirmière auprès

des adultes... Des conditions de travail difficiles, qui lui laisseront un souvenir chaleureux, avant l'arrivée de la guerre.

Nostalgie
220 p., 19 €
ISBN 978-2-84206-386-3

JEAN-PIERRE HUGUET ÉDITEUR

La Transe et autres nouvelles de Cécile Oumhani

Des voix se croisent, des voix de femmes souvent, au plus près du quotidien, tragique et dérisoire, dans un environnement maghrébin soumis à des tensions nord-sud, est-ouest.

collection *Bleu Orient*
128 p., 12 € - ISBN 978-2-35575-031-1



K ÉDITIONS

744 d'Élisabeth Chabuel

Ce livre a vu le jour au cours d'une performance quotidienne, réalisée dans une librairie du Vercors. Le poème raconte l'histoire de la survie d'une famille prise dans la guerre. Il est issu de la mémoire d'une petite fille devenue adulte, et qui raconte à sa propre fille.

65 p., 14,50 €
ISBN 978-2-9517940-8-5

MOSQUITO

Lepage, une monographie collectif

Emmanuel Lepage, auteur de *Névé*, *La Terre sans mal* et du diptyque *Muchacho*, raconte son parcours et laisse apparaître les coulisses de son œuvre sensible. De nombreux dessins inédits illustrent ce quinzième opus de la série des monographies parues chez Mosquito.

176 p., 18 €, ISBN 978-2-35283-012-2



PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SAINT-ÉTIENNE

E-formes : écritures visuelles sur support numérique

d'Alexandra Saemmer et Monique Maza Pétries de nombres et modelées par les programmes informatiques, les « e-formes » s'actualisent néanmoins par des mots, des images et des sons. Cet ouvrage est l'occasion d'une réflexion sur cette nouvelle forme d'expression, entre chercheurs et artistes de provenances très diverses.

collection *Arts*
220 p., 23 €
ISBN 978-2-86272-485-0

Bourg-en-Bresse :
le goût du patrimoine,
le patrimoine du goût

Banquet tragique à Lyon : un mort

© coll. Musées des pays de l'Ain



Menu du banquet offert à M. le président de la République, Sadi Carnot, le 24 juin 1894.

C'est un précieux document et un fort beau livret aux pages de soie, retenues par un cordon aux couleurs de la République. Il détaille luxueusement le banquet offert par le Conseil municipal de Lyon et le Conseil général du Rhône au président de la République, ce 24 juin 1894. Las, on ne saura jamais si les « poulardes de Bresse truffées » étaient à la hauteur... Sadi Carnot est assassiné le jour même.

Il est des documents patrimoniaux qui racontent bien plus que ce qu'ils disent. Des imprimés ordinaires qui possèdent une aura particulière du fait de l'épisode historique dans lequel, par volonté ou par hasard, ils se sont inscrits. Leur valeur s'en trouve bien évidemment grandie, simplement parce que, à travers leur seule présence, et d'un point de vue qui leur est propre, ils font le récit d'un événement devenu Histoire, plongent le lecteur dans un passé sensible ou sensationnel.

Avec ses quatre pages imprimées sur soie, le menu du banquet de Lyon, offert au président de la République Sadi Carnot le jour de son assassinat, est de ceux-là. Il hante la belle collection de la Conservation départementale qui, depuis Bourg-en-Bresse, gère les

Musées des pays de l'Ain et s'est fait une spécialité des thématiques de l'alimentation, développées notamment au musée de la Bresse, à Saint-Cyr-sur-Menthon. C'est à l'occasion de l'exposition universelle, internationale & coloniale de Lyon que le président de la République se rend dans cette bonne ville de Lyon. Poignardé par l'anarchiste italien Caserio, il n'en reparait pas vivant. Triste destin pour les croustades sauce monglas, le saumon à la vénitienne, la mousseline d'écrevisses, les homards à la parisienne, le Beaujolais Grand Ordinaire et le Pommard 1887...

L'Ain, sa volaille de Bresse, sa quenelle sauce Nantua...

De l'art du menu ou le menu comme art. À Bourg-en-Bresse, capitale de l'Ain, on aime la bonne chère et le patrimoine. Alors on a décidé d'accommoder les deux ingrédients et, dès la fin des années 80, on a rassemblé les premiers éléments d'une surprenante collection, qui s'est considérablement développée dans les années 90. Aujourd'hui, elle compte 1700 menus et cartes de restaurants, de la fin du XIX^e siècle à 2007, dont une partie est exposée au musée de la Bresse - Domaine des Planons. Collectes, acquisitions, dons, le fonds s'est enrichi peu à peu grâce à l'énergie des responsables, aux collectionneurs privés et aux grands restaurateurs – Georges Blanc et Alain Chapel ont ainsi cédé leurs menus « historiques ». Pour l'ensemble des menus acquis, Cathy Gimenez, responsable des collections, relève « *le souci du lien avec le territoire : un lien qui s'exprime avant tout à travers les plats.* » Parmi eux, inscrites en lettres dorées au sommet du menu culinaire de l'Ain, la volaille de Bresse et la quenelle sauce Nantua !

Cartes de restaurants, menus de croisière, menus d'événements familiaux et menus présidentiels, telles sont les quatre catégories de la collection, dans lesquelles on retrouve ces classiques de la cuisine française. Servis au président chinois à l'ambassade de France à Pékin (avec délicat petit cordon rouge adapté à la couleur du pays) ou à Téhéran, en 1971 (menus distincts pour homme ou femme), à l'occasion du 2500^e anniversaire de la création de l'Empire perse...

De nombreuses publications autour des expositions ou, plus largement, du patrimoine régional de l'Ain sont disponibles aux éditions des Musées des pays de l'Ain. Catalogue : www.musees.ain.fr

rendez-vous

Les livres : des histoires, une histoire

À Lyon, la rentrée patrimoniale se fera avec la deuxième session de l'Institut d'histoire du livre, qui aura lieu du 1^{er} au 4 septembre. Organisée en collaboration avec la Rare Book School (Université de Virginie, États-Unis), elle proposera cette année quatre cours, en anglais ou en français : Le manuscrit gothique enluminé : un chapitre de l'histoire du livre, par Sandra Hindman ; Les imprimeries éphémères à la loupe, par Michael Twyman ; Typographie et calligraphie. Deuxième partie 1830-2000 ; Introduction à l'étude des incunables, par Kristian Jensen. À la fois théoriques et pratiques, les cours accordent une place importante à l'analyse de documents originaux et s'adressent à un large éventail de spécialistes œuvrant dans le domaine de l'histoire du livre et des techniques graphiques.

Renseignements et inscriptions :
alcolomb@bm-lyon.fr ou
<http://ihl.enssib.fr>

PUG (PRESSES
UNIVERSITAIRES DE
GRENOBLE)

Les Charbons de la Nièvre (1838-1914) : la houillère de La Machine, ses produits et ses marchés

de Nadège Sougy
Cette histoire de la qualité des charbons prend place dans deux contextes économiques différents : celui d'une indépendance économique dominée par les logiques de marché, jusqu'en 1869, puis celui d'une intégration dans le groupe Schneider, où dominent les logiques hiérarchiques. Histoire de la construction des marchés, des arbitrages entre marché



et hiérarchie, approche renouvelée du travail des femmes de la mine, les apports de ce livre sont au cœur des problématiques actuelles de l'histoire des entreprises et de l'industrie.

collection *Histoire industrielle*
374 p., 30 €
ISBN 978-2-7061-1421-2

+++++++
de nouveautés
des éditeurs
de Rhône-Alpes
sur www.arald.org

Ici ou là, ce fonds des Musées des pays de l'Ain promet donc quelques voyages inattendus, et, à travers la place des plats dans les menus, montre l'évolution des traditions gastronomiques et culinaires. Histoire(s) gourmande(s) d'un patrimoine écrit plein de goûts et de saveurs. **L. B.**

Conseil général de l'Ain
Conservation départementale
Musée des pays de l'Ain

34, rue Général-Delestraint
01000 Bourg-en-Bresse
tél. 04 74 32 10 60

portrait

Andrevon, en vert et contre tout

Monument de la science-fiction française, l'écrivain grenoblois fête ses quarante ans de carrière. Peinture, dessin, musique, chanson, écriture... il a tout fait et veut tout faire. Rencontre avec l'utopie réalisée d'un soixante-huitard touche-à-tout.

On est dans une rue du quartier italien de Grenoble et il y a son nom écrit à la main sur un carton timbre-poste collé au centre d'une porte cochère à laisser passer des géants. Jean-Pierre Andrevon. Au fond, à gauche, après la deuxième maison... Quelques minutes plus tard, grim pant sur un sentier de verdure à couvert de grands arbres, on se dit que le centre de Grenoble recèle des merveilles et qu'il faut décidément mériter l'écrivain de science-fiction. Car c'est un peu plus haut, sur les flancs de la Bastille, qu'il se cache. Le décor est à sa mesure. Une vieille et merveilleuse bâtisse dont Jean-Pierre Andrevon occupe un étage depuis quarante ans. Une demeure ancestrale un peu à l'abandon, chargée de livres et de souvenirs, de toiles et d'objets, de disques et de vieux meubles, de photos et de chats. Difficile de les compter. « Ici, ce sont eux les maîtres et nous sommes leurs serviteurs », glisse d'entrée Jean-Pierre Andrevon. L'homme sourit entre les lignes.

Ce n'est qu'un roman, continuons le combat...

Tenue décontractée, éternel pull marin, le cheveu définitivement long. Une présence chaleureuse derrière beaucoup de retenue. La jeunesse toujours vive à un peu plus de soixante-dix ans. Le bureau est une grotte dont l'ours ne sort que rarement, si ce n'est pour l'atelier où patientent ses toiles. Univers irréel et couleurs vives, surréel et fantaisie. Jean-Pierre Andrevon travaille. Beaucoup, toujours, sans arrêt. « J'ai tenu par la quantité », s'amuse l'écrivain. 147 livres publiés à ce jour. Il est formel. « J'ai encore dix à cinquante livres qui ont fait leur nid dans ma tête. Ils se construisent peu à peu, mais c'est



© Laurent Bonzon / Arald

un très long processus. » Lorsque celui-ci est arrivé à maturation, il s'attèle à l'écriture. Un rythme d'enfer qui lui a permis de « vivre petitement de l'écriture ». Ce choix, il le fait dès le début des années 70. Il est alors professeur de dessin après des études d'art à Grenoble. Toujours Grenoble. De mère en fils. « Andrevon tailleur », l'atelier des grands-parents, une enseigne que l'on pouvait encore voir il y a quelque temps sur la place Victor-Hugo. Paris restera une tentation, pas un regret. Après avoir publié en 1968 sa première nouvelle dans la mythique revue *Fiction* et en 1969 son premier roman – le plus connu aussi, *Les Hommes-machines contre Gandahar* – dans la non moins mythique collection « Présence du futur », chez Denoël, il renonce au poste qu'on lui propose quelque part dans l'Isère. Débute alors une période intense de production romanesque et de chroniques consacrées à la littérature et au cinéma dans *Charlie Mensuel*, *La Gueule ouverte* – premier journal écologiste – puis, beaucoup plus tard et jusqu'à aujourd'hui, dans *L'Écran fantastique* et *Les Affiches de Grenoble*.

Une enfance qui dure

L'époque est au combat politique : « Le monde était à refaire. Inventer des utopies et des cataclysmes, c'était tout le sens de la SF. » Avec Andrevon et quelques autres –

Pelot, Walter... –, la science-fiction française se renouvelle au début de ces années 70. L'écrivain grenoblois, qui aime la montagne, le jardin et « *reste attaché à la terre* », est l'un des premiers à faire de l'écologie et de l'environnement une thématique du genre. Sa première nouvelle publiée évoque une terre où quelques tribus survivent après une guerre nucléaire... L'écrivain serait un pessimiste ? Peut-être. En tout cas désireux de donner à ses textes une signification politique, sociale, écologique. Élevé à la plume de Verne, Wells, Barjavel, Wul et Bradbury, depuis sa plus tendre enfance. Une enfance qui dure, voilà ce que c'est que Jean-Pierre Andrevon. Chez lui, sur son étrange planète, c'est à peu près tous les jours mercredi.

Perdu dans ses images, il sort un disque (*Chansons vol. I*, sa première passion...), en prévoit un deuxième, prépare un dictionnaire encyclopédique du cinéma fantastique et de la SF ainsi qu'un roman pour Le Béliar, projette un livre sur la planète mars dans le cinéma et la littérature... n'arrête pas. Jean-Pierre Andrevon accepte d'en rire : « *J'essaie de ne rien lâcher... Et j'ai la chance que l'envie soit intacte. L'envie idiote de laisser des traces...* » Une boulimie organisée qui réclame déjà silencieusement notre départ. Alors il faut reprendre le sentier qui conduit à la ville, redescendre de cette existence suspendue à son jardin. **L. B.**

La revue *Lunatique* publie un « spécial Jean-Pierre Andrevon ». Anthologie présentée par Richard Combailot (Eons Productions, 250 p., 14,80 €). Chez le même éditeur vient de paraître : **Tout à la main** (Réédition, 310 p., 19,60 €).

<http://jp.andrevon.com>

rétro

Le retour de John Tittensor

Encore une rencontre pleine d'émotion pour la venue de John Tittensor à la librairie Passages, à Lyon. Écrivain d'origine australienne, qui fit ses débuts en littérature avec le très déjanté *La Croisade de Carmody* (« *Un roman idiot où chaque personnage devait être un con, surtout le héros* », résume-t-il aujourd'hui), il raconta dans son deuxième et bouleversant roman, *Année zéro*, la perte de ses

deux enfants et la manière dont il a tenté de survivre à ce traumatisme. Un traumatisme qui est évidemment toujours présent dans son dernier roman, *Douze jours en Australie* (La Fosse aux ours), même si John Tittensor insiste pour en souligner la dimension fictionnelle. Tout au long d'une longue confession à sa mère malade qui ne l'entend pas, le narrateur revient sur son enfance en Australie, la disparition de sa petite fille (un premier chapitre à couper le souffle), son rôle de journaliste au moment du procès de Klaus Barbie,

sa rencontre avec une jeune photographe elle aussi abîmée par la vie, leur relation impossible et belle... Avec, en filigrane, un questionnement profond sur le « rapport » entre la douleur intime et les souffrances collectives, auquel l'humble Tittensor ne prétend pas apporter de réponses. Si vous avez manqué la rencontre avec cet homme émouvant, drôle et raffiné, vous pouvez encore vous rattraper en lisant d'urgence son bref et superbe roman. **Y. N.**

nous écrire → → → →
livreetlire@arald.org

Livre & Lire : journal mensuel, supplément régional à Livres Hebdo et Livres de France, publié par l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.

Directeur de la publication :
Geneviève Dalbin
Rédacteur en chef :
Laurent Bonzon

Assistante de rédaction :
Marie-Hélène Boulanger

Ont participé à ce numéro :
Nicolas Blondeau, Sophie Bogaert, Anne-Laure Cognet, Mélanie Fusaro, Frédéric Houder, Jean-Marie Juvin, Danièle Maurel, Yann Nicol, Roger-Yves Roche, Caroline Schindler et Fabienne Swiatly.

Livre & Lire / Arald
25, rue Chazière - 69004 Lyon
tél. 04 78 39 58 87
fax 04 78 39 57 46
mél. livreetlire@arald.org
www.arald.org
Siège social / Arald
4, rue Jean-Jaurès - 74000 Annecy
tél. 04 50 54 64 63
fax 04 50 54 82 05
Conception : Perluette
Impression : Imprimerie Ferréol (Imprim'Vert)
Livre & Lire est imprimé sur papier 100% recyclé avec des encres végétales
ISSN 1626-1331

